

NANTES, LE HAVRE, AIX-EN-PROVENCE, **CES MUSÉES DONT**



LE PRINCE EST TOUT LE MONDE



Vue de la grande nef du MuMA,
Le Havre, 2013.



Alexandre Périot. *Mon nom est personne*. 2017, exposition à L'Atelier, Nantes, dans le cadre du *Voyage à Nantes 2017*.

En agrandissant leurs espaces, les musées de France récemment rénovés de Nantes, du Havre ou d'Aix-en-Provence font plus qu'agrandir leur collection ou leur public : ils agrandissent leur place au cœur de la cité, pour tenter de redevenir l'agora du siècle prophétisée par Malraux. Demain les musées ?

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

« Monsieur ? Oui ? Le public ! Qu'il entre. » Les seize mille visiteurs excités qui se sont précipités, de jour comme de nuit, au Musée d'arts de Nantes pour sa réouverture le dernier week-end de juin dernier n'ont pas fait mentir la pièce de Garcia Lorca *El Público* : en entrant au musée, le public a reconquis cet espace comme espace public. « Le succès qu'a remporté ce week-end de réouverture témoigne de l'attachement indéfectible des Nantais pour leur musée, et de leur impatience à le retrouver », a déclaré la maire de Nantes Johanna Rolland, sans doute la première surprise par ce sursaut d'intérêt. « Notre musée du XXI^e siècle – qui réinvente la manière d'aller au musée – a conquis le public qui a (re)découvert un musée ouvert sur la ville. » Longtemps perçu comme un

bunker introverti, fermé par une grille de prison (« étrange monument aveugle », écrivait Julien Gracq), le musée serait-il en passe de devenir une agora contemporaine, qui participerait pleinement de la vie de la cité ? Jean Blaise, qui appelait il y a peu à « avoir le courage » de sortir de ces théâtres et de ces musées (où l'on ne toucherait que 10 % de la population), s'enthousiasme aujourd'hui pour les cent quarante toiles anonymes – dont quelques chefs-d'œuvre – de la collection. Préoccupé par le phénomène de l'occupation de la ville par ses habitants, il a ainsi demandé à Alexandre Périot, artiste attentif à débusquer la spectacularisation de notre société, d'en choisir certaines pour les révéler à sa manière, en les accrochant en touche-touche, sans cartel, à L'Atelier (dans

une exposition western intitulée *Mon nom est personne*). Pour Périgot, une collection publique est, dit-il, « celle dont le prince est tout le monde ».

Mais qui aurait pu imaginer il y a seulement six ans, lors de sa fermeture pour travaux de rénovation et d'agrandissement, que le vieux musée des beaux-arts de Nantes allait faire cruellement défaut à ses habitants et constituer « la part manquante » de la ville ? Certes, Nantes – qui se fonde sur la collection du diplomate François Cacault constituée en 1810 – est le seul musée de France, avec celui de Grenoble, à pouvoir revendiquer une continuité de collection du XIII^e siècle jusqu'à nos jours. Avec pratiquement un chef-d'œuvre par siècle, depuis la flamboyante *Diane chasseresse* d'Orazio Gentileschi ou le mystique *Songe de Joseph* de Georges de La Tour jusqu'à la provocation de l'*Autruche mâle naturalisée* de Maurizio Cattelan ou du *Nantes Triptych* de Bill Viola (commandée par l'État en 1992 et jamais présentée depuis, la vidéo confronte une femme en train d'accoucher avec une autre très âgée qui s'éteint progressivement, tandis qu'au centre un homme nage en apnée) en passant par *Arlequin empereur de la Lune* de Watteau, *Les Cribleuses de blé* de Courbet ou encore le *Gorille enlevant une femme* de Frémiet, *La Trame noire* de Kandinsky et *La Belle Mauve* de Martial Raysse. Sans oublier quelques petites pépites secrètes comme le *Judith et Holopherne* (acquis en 2009), un rare tableau de Virginia Vezzi, l'épouse de Simon Vouet, ou l'angoissant *Déluge* de Léon Comerre, peintre faussement académique qui annonce l'esthétique hollywoodienne. Malgré la richesse évidente de la collection, le succès vient cependant d'ailleurs. Faut-il le chercher dans le projet architectural confié au cabinet d'architectes britannique Stanton Williams, qui vise avant tout le confort du public, dans les 30 % de surface supplémentaire d'exposition, dans la création du Cube, un nouveau bâtiment de 2 000 m² dédié à l'art contemporain, ou encore dans l'ouverture d'un passage vers la Chapelle de l'Oratoire voisine – voire dans le labyrinthe diaphane, filaire et acoustique *De l'air, de la lumière et du temps* qu'a construit Susanna Fritscher dans l'ample patio central de 1 200 m² ? Pour

Sophie Levy, la directrice du Musée des arts nommée il y a un an, si le projet a pris et surpris, c'est parce qu'il affirme trois axes identitaires forts : un musée qui éclaire la peinture ancienne par l'art d'aujourd'hui, un musée en lien avec les Amériques et un musée-ville, qui porte en lui les éléments fondamentaux de l'identité nantaise.

« Souvenez-vous, Havrais : l'on dira que c'est ici que tout a commencé. Car il n'y a pas une maison comme celle-ci au monde, ni même au Brésil, ni en Russie, ni aux États-Unis ! » Pour André Malraux, en ce 24 juin 1961, pas de doute – un sentiment qui effleurait rarement cet aventurier des grands mots –, le plus formidable symbole d'un engagement humain en faveur de la culture ne se trouvait pas à Nantes mais au



Susanna Fritscher.

De l'air, de la lumière et du temps.

2017, Installation dans le patio du Musée d'arts de Nantes.

Havre, dans la première maison des jeunes et de la culture qui venait de s'établir dans le flambant neuf musée d'art moderne. Construit à l'entrée du port, face à la mer – non loin du quai où Monet avait peint son *Impression, soleil levant* à 7 h 30, un froid matin brumeux du 13 novembre 1872 –, le musée abritait les fonds d'atelier de deux lumineux enfants du pays : Boudin et Dufy. « C'est par la splendeur du vrai que l'édifice atteint la beauté », avait annoncé Auguste Perret. Ambitieux projet pilote confié à Guy Lagneau, architecte dissident de l'atelier de reconstruction Perret, et à ses associés, le nouveau bâtiment tout en verre, acier et aluminium, éclairé de tous côtés y compris par le toit, inventait un espace modulaire transparent et flexible de cloisons mobiles. Dégradé avec le temps et les intempéries marines, dessaisi de sa multiplicité d'emploi, le phare culturel qui se voulait « l'agora de notre siècle » est enfin restructuré par Emmanuelle et Laurent Beaudouin entre 1995 et 1999. Rebaptisé musée Malraux en 1999, puis musée d'art moderne André-Malraux abrégé en MuMa à l'occasion de son 50^e anniversaire en 2011, le joujou de Malraux a changé de nature en devenant le premier musée de province pour ses collections impressionnistes, grâce aux deux donations effectuées successivement par Hélène Senn-Foulds :

deux cent cinq pièces de Courbet, Monet, Renoir, Degas, Bonnard, Vuillard, Derain, Matisse et Marquet issues de la collection de son grand-père Olivier Senn en 2004 et soixante-sept nouvelles œuvres signées Picasso ou de Staël de la collection de son père Edouard Senn en 2009. Pour le 50^e anniversaire du Havre, le MuMa, après avoir confié à Pierre et Gilles le soin de revisiter une partie de l'accrochage des collections et l'avoir mêlée à un cabinet de curiosités de marins en goguette de leur invention, réunit autour de la venue du mythique *Impression, soleil levant* trente chefs-d'œuvre au grand soleil couchant de Turner, Le Gray, Boudin, Dufy et Vallotton, comme autant de rayons magnétiques autour du soleil premier de l'art moderne.

Croisant l'orgueilleuse extension de Nantes avec le miracle des poissons du Havre, le musée Granet d'Aix-en-Provence a lui aussi considérablement élargi son fonds – constitué autour du peintre aixois Marius Granet (et non pas de Cézanne, dont les huit toiles présentées au musée sont toutes des dépôts de l'État) – en bénéficiant à deux reprises de deux donations exceptionnelles, qui l'ont hissé parmi les musées de province les mieux dotés (notamment pour les années 1950 et 1960, sans compter le stupéfiant fonds archéologique de



têtes coupées antiques, dues aux ciseaux barbares des Celtoligures de l'oppidum d'Entremont). En l'an 2000, Philippe Meyer, chercheur scientifique, fils du fondateur de la banque Lazard à New York et ami proche du poète André du Bouchet, offre à Aix une donation où figurent un Balthus, deux Cézanne et surtout dix-neuf Giacometti, sans oublier des Bram Van Velde, Kurt Schwitters, Tal Coat et autre Fautrier de toute beauté. En 2010, la Fondation Jean et Suzanne Planque récidive en déposant pour quinze années reconductibles la collection de Jean Planque, ancien voyageur de commerce du pays de Cézanne, peintre plein de flammes et plein de feu qui « aimait mieux les tableaux que la vie », devenu grand collectionneur d'art en étant collaborateur de la prestigieuse galerie suisse Beyeler. Pour accueillir cet ensemble de trois cents peintures, dessins et sculptures mêlant de très rares Monet (*Leicester Square*) à d'éblouissants Picasso (*La Femme au chat*) et à de graves *Non-lieux* de Dubuffet, la Communauté du Pays d'Aix a doté en 2013 le musée Granet de plus de 700 m² d'espaces d'exposition supplémentaires en lui annexant la gracieuse chapelle en pierre ocre de Bibémus des Pénitents blancs. Construits au XVII^e siècle mais déjà transformés en dépôt du premier musée en 1866, lorsque Jean-Baptiste Bourguignon de Fabregoules y entrepose son incroyable collection de Champagne, Rigault et autres Rembrandt, les Pénitents blancs-Granet XX^e ont modifié une partie de leur accrochage cet été afin de répondre en écho à l'exposition des chefs-d'œuvre de la galerie Jeanne Bucher Jaeger. Au-delà des combats avant-gardistes de Jeanne



Jean Dubuffet *Terre orange aux trois hommes*. 1953, huile sur isorel, 114 x 146 cm.
 Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger, Paris.

Bucher elle-même, venue sur le tard au métier de galeriste pour défendre le dernier Kandinsky, Vieira da Silva ou de Staël et s'intéresser la toute première à Tobey et Motherwell, son petit-neveu, Jean-François Jaeger, donne une envergure nouvelle à la galerie en assurant la promotion des Américains comme de Dubuffet ou Rebeyrolle. À l'initiative d'expositions monographiques des artistes historiques liés à la galerie, Véronique Jaeger, sa fille, l'ouvre à l'ailleurs – et à l'Asie – en invitant des artistes prometteurs comme « la passagère du silence » Fabienne Verdier (qui vient de réaliser l'affiche du Festival d'Aix) ou l'Allemande des Lumières Evi Keller. Jugeant la probité du regard de Planque « pure », Jaeger ose confronter les Dubuffet et Picasso de son ami aux siens propres. Un combat de regards en forme de combat de géants, mis à la disposition de tout le monde. L'art n'est plus comme la peur sur la ville mais comme la peau dans la ville. ■

Claude Monet. *Impression, soleil levant*.
 1872, huile sur toile, 50 x 65 cm.
 Musée Marmottan Monet, Paris.

À VOIR

Musée d'arts de Nantes. Femmes, icônes et subversion des modèles.
 Jusqu'au 17 décembre 2017 / *Susanna Fritscher. De l'air, de la lumière et du temps.*
 Jusqu'au 8 octobre 2017 / *Bill Viola. Nantes Triptych. Chapelle de l'Oratoire.*
 Jusqu'au 18 mars 2018 / *Jean-Jacques Lebel. Itinéraires – première exposition du fonds de dotation. Jusqu'à la mi-mars 2018*

Musée d'art moderne André-Malraux, Le Havre. Impression(s) soleil.
 Du 9 septembre au 8 octobre 2017

Musée Granet, Aix-en-Provence. Passion de l'art – galerie Jeanne Bucher Jaeger depuis 1925. Jusqu'au 24 septembre 2017